

Ce jour arriva enfin et la malade avait semblé prendre un peu de mieux. L'infirmière veilla sans trop de crainte, auprès du lit d'Augustine, jusqu'à ce qu'après la cérémonie de la profession, Sœur M. de Ste Madeleine, rayonnante d'une sainte joie, vint reprendre sa tâche auprès de la mourante. Elle trouva Augustine comme elle l'avait trouvée le premier jour de la maladie, les mains doucement croisées sur sa poitrine et les yeux fixés avec amour sur le crucifix au pied du lit. Sa figure s'anima et un céleste sourire parut sur ses lèvres quand Sœur M. de Ste Madeleine s'approcha. Elle toucha de sa main tremblante le cœur d'argent qui pendait au cou de la jeune sœur et dit d'une voix faible mais animée. Oh ! que je suis heureuse ! Maintenant vous êtes mère véritablement, quoiqu'en réalité vous vous soyez toujours montrée telle et plus encore depuis que je vous ai pour maîtresse.

Sœur M. de Ste Madeleine s'agenouilla près du lit et dit affectueusement : Oui, ma chère enfant, vous dites vrai, à présent je suis votre mère pour tout de bon et comme mère j'ai droit de demeurer avec vous jusqu'à la fin.

Ce sera bientôt la fin, chère Mère, je sens maintenant qu'elle approche.

Pourtant elle ne viendra pas avant l'arrivée de votre père, reprit la maîtresse ; je ne saurais dire combien j'en suis certaine.

Il viendra aujourd'hui alors, Mère, car au coucher du soleil je serai loin d'ici.

Qu'est-ce qui vous donne cette pensée, ma chère enfant ? Il me semble que vous êtes plus forte que vous étiez hier soir.

Je le crois aussi, et pourtant je suis certaine que l'heure approche. La nuit dernière j'ai eu un songe.

Un songe, mon enfant ! seulement un songe ! mais c'est folie ; vous savez bien qu'on ne doit pas ajouter foi aux songes.

Jamais je ne l'ai fait avant aujourd'hui, Mère. Au contraire, mon défaut a été toujours de ne pas croire assez. Mais ce songe me poursuit de sa radieuse beauté. Il est dans ma tête et dans mon cœur et il exerce sur mon esprit une irrésistible attraction.

Alors supposons que vous me le disiez. Ce sera peut-être le meilleur moyen de le chasser de votre imagination.

Ce n'est pas très facile, reprit Augustine, car tout cela semble appartenir entièrement aux choses de l'autre monde. Je pensais à mon père, poursuivait elle, et je calculais en moi-même, avec tristesse, le nombre de jours qu'il fallait encore pour qu'il lui fût possible d'arriver. Soudain il me vint à la pensée que, si après tout Dieu m'appelait à lui avant qu'il arrivât, ce serait pour moi quelques moments de plus au ciel et que ces moments fortunés seraient nécessairement une surabondante compensation même pour le bonheur de recevoir ici-bas mon pardon avant de mourir. Cette pensée m'apporta le calme et la joie et peu après je m'endormis. Oui je suppose que j'ai dû m'endormir, quoiqu'il me semble que